

François Simiand (1903)

“ Méthode historique et science sociale.
Étude critique d'après les ouvrages récents
de M. Lacombe et de M. Seignobos ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
à partir de :

François Simiand (1903)

“ Méthode historique et science sociale. Étude
critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe
et de M. Seignobos ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand,
“ Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de
M. Lacombe et de M. Seignobos ” (1903). Extrait de la Revue de synthèse historique,
1903, pp. 1-22. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, Méthode
historique et sciences sociales. (pp 113 à 137) Réimpression. Paris: Éditions des
archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 19 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

[Section I](#)
[Section II](#)
[Section III](#)
[Section IV](#)
[Section V](#)

“ Méthode historique et science sociale. ¹ Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos ”

François Simiand (1903)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos** ” (1903). Extrait de la *Revue de synthèse historique*, 1903, pp. 1-22. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 113 à 137) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

Les inquiétudes de méthode qui se manifestent à beaucoup de signes, aujourd'hui, parmi les historiens tiennent pour une bonne part, semble-t-il, aux relations de voisinage, de rivalité et -disons-le tout de suite - de conflit que, de plus en plus, soutiennent entre elles l'histoire traditionnelle et la nouvelle science sociale. En quoi donc, au juste, méthode historique et science sociale ont-elles affaire ensemble ?

¹ Ce travail reproduit une communication faite à la *Société d'histoire moderne et contemporaine* le 3 janvier 1903. Les idées présentées dans cette communication ayant paru fournir matière à forte discussion, j'ai cru convenable de ne pas modifier l'ordonnance ni le contenu de l'exposé : cependant je ne me suis pas interdit d'insister sur quelques points en raison des observations échangées à la suite ou de développer des parties que le temps m'avait contraint d'écourter.

Prise dans son essence, la méthode dite historique n'est que le processus de la connaissance expérimentale indirecte, c'est-à-dire d'une connaissance de fait obtenue par l'intermédiaire d'un autre esprit (elle peut être indirecte dans l'espace ou indirecte dans le temps) - le processus logique est le même dans les deux cas ². En ce sens elle est employée, et sans cesse, dans toutes les sciences positives : seulement elle n'y est pas la seule, elle comporte là (sauf exception) le contrôle d'une vérification possible et elle procède avec l'assurance qu'une méthode bien définie a présidé à la constatation première. Pourquoi l'histoire, c'est-à-dire, selon le sens actuel du mot qui est à adopter, l'étude des faits humains passés, lui a-t-elle donné son nom ? C'est que, en matière d'événements passés, qui ne se sont chacun produits qu'une fois et ne sont pas évocables à nouveau par l'expérimentation factice, ce mode de connaissance est le seul possible (sauf pour la faible exception des événements constatés par l'historien lui-même). Il s'y ajoute et "méthode historique" comprend d'ordinaire ce supplément de sens — qu'ici, sauf de très rares exceptions, les éléments où se fonde la connaissance indirecte sont non pas des "observations" au sens scientifique du mot, mais des notations de faits opérées sans méthode connue ni bien définie et en général pour d'autres fins que la fin scientifique propre (*documents*) : pour, d'un document, tirer une notion de fait légitime, une série de précautions critiques sont donc à prendre, dont la formule a été dégagée par la méthodologie historique ³.

Passons à la notion de science sociale ⁴. Sans entrer à cette place dans des controverses de définition, disons simplement que la science sociale est la discipline qui étudie les phénomènes sociaux et que les phénomènes sociaux sont les phénomènes qui caractérisent la vie de l'homme en société. Si cette discipline veut être positive, et étudier les faits par l'observation et l'expérimentation, il apparaît aussitôt que, par leur étendue ou leur nature, les phénomènes sociaux ne peuvent guère être embrassés par une observation individuelle directe : d'où un recours nécessaire à la connaissance indirecte ; et il ressort aussi que l'expérience factice, produite à la volonté du savant et sous ses yeux, est en matière sociale, si rare et si difficile à réaliser, qu'il est bien obligé de chercher les faits et les cas d'expérience dans la relation du passé de l'humanité : d'où l'emploi nécessaire de la méthode historique.

² On appelle aussi parfois connaissance indirecte, la connaissance d'un phénomène par son effet ou par sa trace (le feu par la fumée, ou par des restes de charbon noir) : le processus est en réalité distinct, et il y a lieu de ne pas le désigner du même mot. On pourrait l'appeler *connaissance médiate*. Voir plus loin, partie V., § a, une conséquence importante de cette distinction.

³ Cf. Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, 1ère partie.

⁴ M. Seignobos dans l'ouvrage examiné, donne à "sciences" un sens restreint qui ni en fait ni en droit, ne paraît suffisamment justifié et ne sera pas retenu ici. Au reste les observations qu'il présente s'appliquent aux sciences sociales au sens large autant qu'aux sciences économiques et démographiques.

La science sociale positive, dans la large mesure où elle recourt, pour enrichir son expérience, à la connaissance du passé, travaille donc sur la même matière que l'histoire. Y travaille-t-elle autrement ? tant qu'il s'agit seulement de tirer parti de documents pour établir des faits, elle ne peut que se servir de la même voie de connaissance, de la méthode historique, et (sous réserve des observations qui seront présentées plus loin), elle ne peut que faire son profit des progrès accomplis dans l'emploi de cette méthode, que suivre les règles et les pratiques perfectionnées dont les historiens ont pris une conscience nette et acquis le sûr maniement ⁵. Mais l'historien ne limite pas son œuvre à l'établissement des faits : il les groupe, les agence, les construit ; il en veut constituer un certain système de connaissances qui soit une certaine science, qui soit *l'histoire*. C'est à ce stade de l'œuvre scientifique, c'est dans l'élaboration des données en un ensemble, c'est dans le mode et dans l'esprit de l'utilisation des faits à constituer une science, que se manifeste une divergence d'action et une opposition de tendance entre la science sociale et l'histoire traditionnelle. Le problème que pose ce conflit attire visiblement les méthodologistes de l'une et de l'autre part. Je n'ai pas la prétention ici de le résoudre ni même de l'étudier dans sa vaste étendue. Je me suis proposé simplement et j'ai cru utile, en me référant surtout à deux livres de méthode écrits par des historiens, de fixer les points essentiels du débat ⁶.

La construction des faits humains, telle que l'entreprend la science sociale, a pour dessein de constituer une science des phénomènes sociaux analogue aux sciences positives déjà constituées des phénomènes de la nature. Cette conception n'est pas encore familière à beaucoup d'esprits : spécialement elle se heurte à plusieurs des habitudes de pensée constitutives dont procède la construction de l'histoire traditionnelle. Aussi l'esprit de l'"historien historisant", appliqué au problème de la science sociale, tend proprement, qu'il *en ait ou non conscience*, à la négation de cette science même. Ce sont les thèses maîtresses où se résout à l'analyse cette opposition, que je vais, dans ce premier article, essayer de dégager et d'examiner une à une.

⁵ Voir plus loin, Partie V, § a.

⁶ Lacombe, *De l'Histoire considérée comme science*, Paris, 1894. - Seignobos, *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, Paris, 1901.

I

[Retour à la table des matières](#)

"Le fait social est psychologique de nature ; étant psychologique, il est subjectif." - La première de ces propositions est pleinement acceptée : si certains phénomènes sociaux, tels que les phénomènes d'habitat ou de pratiques matérielles, tels encore que la propriété des objets corporels, impliquent une relation avec des objets du monde extérieur, il est aisé de voir que ce qui y constitue proprement le phénomène social est la relation même de l'homme à ces objets ou une relation des hommes entre eux à propos de ces objets, l'habitude humaine, le droit reconnu, en un mot un élément psychologique, et non pas un élément extérieur.

La seconde proposition (réduction du psychologique au subjectif) demande un plus long examen. Il est d'abord nécessaire d'en voir la portée. Si le fait social est subjectif de nature, il faut renoncer à constituer une science sociale au sens des sciences positives déjà existantes, qui toutes travaillent sur un domaine objectif et n'existent qu'à cette condition. Il n'est pas sûr que l'importance de cette proposition soit clairement aperçue de tous. M. Seignobos emploie indifféremment "Psychologique" et "subjectif" et passe d'un terme à l'autre comme si leur synonymie complète allait de soi⁷. Il se peut qu'il y ait chez lui confusion des deux concepts, plutôt qu'identification. Mais au point de vue de notre investigation méthodique, il est aussi grave de ne pas les distinguer que de les déclarer identiques, et les conséquences en sont les mêmes. Ignorer ou négliger la définition juste de l'objectif et du subjectif et la valeur exacte de ces deux notions, c'est méconnaître radicalement le caractère propre de la science positive actuelle. On peut, traitant des conditions de la science en un certain domaine, ne pas vouloir poser "le problème du monde extérieur" (aussi bien n'est-il pas en question) ; mais on ne peut pas laisser de côté le problème de la connaissance que nous en avons : qu'on le veuille ou non, dans une étude de cet ordre, on postule implicitement une certaine solution de ce problème : et s'il se trouve que la solution impliquée ne soit pas conforme à l'esprit de la science positive présente, c'est par là même et d'avance se condamner à ne pas reconnaître, là où il se rencontre, le caractère nécessaire et suffisant pour qu'il y ait connaissance objective. Ne pas poser le problème de distinguer entre psychologique et subjectif, aussi bien que réduire consciem-

⁷ Seignobos, op. cit., p. 124, 174 et passim.

ment les deux notions l'une à l'autre, c'est, d'avance se condamner à ne pas concevoir la possibilité d'une science positive en matière sociale. Il paraît donc nécessaire, ici, de reprendre à son origine et en son essence la notion d'objet telle que l'établissent notre connaissance et notre science.

Mais est-il besoin de reproduire dans tout son détail l'analyse que la psychologie élémentaire nous donne de notre "perception extérieure" ? Est-il besoin de rappeler longuement qu'en aucun cas, nous n'atteignons directement une réalité, une chose en dehors de nous, que nos sensations, qui sont les éléments uniques de notre connaissance extérieure empirique, sont toutes relatives à nous, sont toutes des données psychologiques et sont toutes des phénomènes subjectifs par ce côté ? Que le sentiment d'une chose qui ne soit pas nous vient uniquement de ce que, dans cet ensemble psychologique, une part nous apparaît bien vite être indépendante de nous, ne pas procéder de nous, ne pas se modifier avec nous, s'imposer à nous ? Que la différence du rêve, de l'hallucination, de l'imagination, du souvenir avec la perception (cette l'hallucination vraie") est seulement qu'ici, dans le cas de la perception, se manifeste à nous une cohérence entre les données sensibles, qui ne dépend pas de nous, qui s'impose à nous, et que là, au contraire, dans les autres cas, notre spontanéité propre a une action maîtresse ? Que l'objectivité n'est pas une propriété inhérente aux choses, qu'elle a des degrés, qu'elle se partage avec la subjectivité au domaine plus ou moins grand dans chacun de nos états psychologiques ? Qu'enfin l'objet, la chose du monde dit extérieur, n'est, au point de vue de la connaissance empirique, tout simplement qu'un ensemble de sensations constitué en tout par abstraction ?

Faut-il plus longuement montrer qu'au second stade de la connaissance, au stade de la science même, l'objectivité en prend pas un autre sens ? L'objectivité des résultats de la science positive n'est pas autre chose que l'indépendance où ils s'établissent de notre action propre et de notre spontanéité pensante ; les régularités de coexistence et de succession entre les phénomènes que la science dégage et exprime, s'imposent à nous, ne procèdent pas de nous et de là prennent leur valeur objective. On considère parfois la loi scientifique comme une formule toujours approximative, toujours inexacte, toujours relative à nous, toujours *subjective*, d'une réalité, *seule vraiment objective* qui lui échappe : c'est là une *hypothèse métaphysique* dont la science positive, en tant que telle, se passe tout à fait : elle ne dépasse pas le phénomène, et les phénomènes qu'elle essaie d'exprimer en des formules, en effet toujours imparfaites, n'ont pas une objectivité d'autre nature que l'objectivité dont peuvent jouir les lois elles-mêmes. Réciproquement, dès qu'il y a quelque part des régularités de phénomènes s'imposant à nous, dès qu'il se montre, en un certain domaine, des lois scientifiques, un système plus ou moins bien ébauché de relations stables et définies entre les phénomènes, nous pouvons déclarer qu'il y a là un domaine *objectif*, que nous concevions ou non une réalité métaphysique derrière ces phénomènes.

En un mot, dans notre connaissance empirique, comme dans notre science positive, OBJECTIF signifie et ne signifie pas autre chose que : *indépendant de notre spontanéité individuelle* - Il n'est pas douteux que cette conception ne soit pas à cette heure celle du sens commun, que pratiquement, dans la vie de tous les jours, on ne donne encore souvent un sens substantiel à *objet matériel* et qu'une séparation radicale ne doit être faite entre le phénomène psychologique et le phénomène dit *matériel*. Mais ici nous devons faire effort pour débarrasser notre esprit de ces survivances métaphysiques.

Si psychologique et subjectif étaient identiques, nous devrions déclarer que toute la matière de la physique, par exemple, est subjective, aussi bien que la matière de la science sociale : est-ce que les sons, les couleurs, les impressions de chaleur et de froid ne sont pas, de nature propre, des sensations, des phénomènes psychologiques, des notions subjectives ? Cependant ici le sens commun est tout à fait habitué à reconnaître une donnée objective, il oublie même volontiers l'élément subjectif qui existe et subsiste dans toute sensation ; et la science positive sait bien ici qu'elle veut, de "ce qui des goûts et des couleurs ne se discute pas", séparer ce qui, dans les goûts, les couleurs, les sons, etc., est indépendant de nos dispositions individuelles, et "se discute", s'analyse, et finalement s'exprime en lois : c'est-à-dire elle sait que son rôle est de dégager du subjectif l'objectif, pour l'étudier.

Cette part du subjectif et de l'objectif, distinguée dans le psychologique sensible, n'est-elle pas à distinguer de même façon dans le psychologique intellectuel ? Un domaine d'objectivité ne peut-il pas, ici comme là, être reconnu, défini, constitué, qui soit domaine de science positive ? - Laissons de côté, comme ne nous important pas en l'espèce, la question de savoir si et en quel sens une psychologie science positive peut exister.

Mais tout ce qui en nous vient de la société, du fait que nous vivons en société, n'a-t-il pas, de toute apparence, par définition, le caractère d'objectivité au sens exact que nous avons dit ? Une règle de droit, un dogme religieux, une superstition, un usage, la forme de la propriété, l'organisation sociale, une certaine division du travail, un certain procédé d'échange, une certaine manière de se loger ou de se vêtir, un précepte moral, etc., tout cela existe dans ma vie indépendamment de mes spontanéités propres et quelquefois en dépit d'elles. Ma volonté individuelle se distingue très nettement de cet ensemble qui ne m'est pas propre, elle se heurte parfois à ces éléments que je reçois tout faits et qui ne procèdent pas de mon propre développement : ils s'imposent à moi, je réagis sur eux et même contre eux. Mais ne proviendraient-ils pas sinon de ma spontanéité propre, du moins d'un certain nombre de spontanéités individuelles, par répétition ou par sommation ? Non, ils ont un caractère *sui generis* et ne résolvent pas analytiquement en une masse de phénomènes individuels. Le tout, ici, est autre chose et plus que la

somme des parties : et pas plus que les caractères de l'eau ne sont une sommation des caractères de l'hydrogène et de l'oxygène, ou ceux de la cellule vivante une réunion des propriétés des éléments chimiques qui entrent dans le protoplasma, l'élément social n'est une simple juxtaposition et complication d'éléments individuels. Ainsi cet élément social, dont la place est si grande dans notre vie psychologique, nous est bien donné comme indépendant de notre spontanéité individuelle : il est réalité, au même sens que, pour la connaissance positive, est réalité l'élément dit matériel : il est objet comme est objet le monde dit extérieur.

Mais, dira-t-on, cet objet nouveau n'est pas donné à part, n'a pas d'être séparé. J'accorde volontiers en effet que le phénomène social n'est pas donné ailleurs que dans les consciences individuelles, qu'il ne se localise pas quelque part dans l'espace en dehors des hommes qui constituent la société. Aussi bien cette conception toute matérielle, toute grossière de l'extériorité et de l'indépendance n'a-t-elle pas sa place ici puisque les phénomènes psychologiques dont il s'agit, opinions, croyances, habitudes, etc., n'ont pas, comme les sensations de la vue et du toucher, la propriété d'être étendues, et que par suite elles ne sont localisées, déclarées extérieures ou intérieures que par métaphore. Il se peut même que tout cet élément social reçoive en chacun de nous une coloration individuelle propre, et que cet élément social ne puisse être conçu et étudié à part que par une abstraction. Ce qui importe seulement est que cet élément soit bien, en lui-même, indépendant des formes individuelles ; qu'il en soit isolable sans se dissoudre ou s'altérer, de même façon que des sensations subjectives et concrètes des couleurs, peut s'isoler une notion objective et abstraite de la couleur ; ce qui importe est que l'abstraction qui l'isole, bien loin de détruire ou de déformer la réalité, au contraire ici la constitue proprement, la fait telle qu'une connaissance et une élaboration scientifiques en deviennent, par là même et par là seulement, possibles.

II

[Retour à la table des matières](#)

Mais alors, "le phénomène social n'est qu'une abstraction", dira-t-on. Et c'est bien en effet la seconde position que prend l'esprit négateur de la science sociale ⁸. "Pour opérer sur la réalité, il faut atteindre les individus, qui seuls sont des objets réels." - Nous retrouvons là, sous une autre forme, l'illusion

⁸ Seignobos, op. cit., p. 214 et passim.

métaphysique, la conception métaphysique du sens commun que la confusion de subjectif et psychologique trahissait déjà plus haut. Toute cette attitude d'esprit, en effet, a pour raison d'être la croyance que les objets dits matériels ont une réalité substantielle, qu'ils existent en eux-mêmes tels qu'ils nous apparaissent, qu'ils constituent la seule base solide d'existence réelle, effective, où s'appuie toute notre connaissance. Or, l'analyse psychologique dont nous avons déjà rappelé les résultats, montre que ces objets dits matériels ne sont que des groupements de nos sensations, que leur forme étendue, leur poids, etc., sont des notions qui sont relatives à notre esprit, que l'existence absolue de quelque chose qui serait le support de ces phénomènes et d'ailleurs tout différent d'eux, échappe à la recherche positive et n'importe pas au point de vue strict de la connaissance positive. Ces individus humains où l'on veut nous faire appuyer le phénomène social, que sont-ils pour la science positive actuelle, vraiment consciente de son caractère propre, que des abstractions ? L'individu organique est-il autre chose qu'une réunion d'éléments organiques multiples, et cette soi-disant réalité indépendante l'est-elle autrement que pour notre esprit et que par notre abstraction, abstraction commune et usuelle ou abstraction du savant ? Et ces cellules, à leur tour, existent-elles en elles-mêmes, à part des éléments qui les composent, autrement que par une opération de notre esprit qui est encore l'abstraction ? Et nous aboutissons toujours, au terme, à ces données sensibles qui sont relatives à nous et pour une part subjectives⁹. Le phénomène social est une abstraction, soit : mais il ne l'est pas plus - il ne l'est pas moins - que le phénomène organique, que le phénomène chimique ou physique. Notre connaissance empirique ne procède pas autrement ici et là, et notre élaboration scientifique ici et là se prendra à un fait scientifique qui sera une abstraction.

Aussi est-il peu admissible qu'on réserve à la seule science sociale le singulier privilège de ce que j'appellerai des plaisanteries nominalistes trop faciles. On nous dit : "Prenez-garde, le phénomène social n'est qu'une abstraction, le gouvernement n'est qu'une abstraction, l'Église, la famille, l'industrie textile, ce sont des abstractions ; n'oubliez pas que ces abstractions n'agissent pas par elles-mêmes, que les individus qui les composent sont la seule réalité : dites plutôt les gouvernants, le clergé, les membres de la famille, les individus qui forment l'industrie textile"¹⁰. Mais pourquoi ne dit-on pas, sur le même ton, au physiologiste : "Prenez garde, le chien, l'estomac, la fonction de circulation ne sont que des abstractions ; ce qui existe seulement, ce sont des chiens, des estomacs, du sang, des cœurs, mieux même, ce sont seulement des

⁹ C'est par cette même illusion métaphysique que M. Seignobos (P. 229) nie l'objectivité d'une évolution sociale propre et cherche l'unique continuité objective dans l'évolution du corps physique des individus. Comme si la continuité des éléments matériels était intelligible en dehors de l'esprit qui la pense ! Comme si la continuité de l'esprit même n'était pas la vraie continuité réelle que nous connaissons.

¹⁰ Seignobos, op. cit., p. 224 et passim ; cf. *Hist. polit. de l'Europe contemporaine*, Introd., p. XI.

cellules plus ou moins différenciées, des vaisseaux sanguins, des cellules stomacales. Vous n'avez pas le droit de dire : "Le chien est un animal qui aboie" ; car n'oubliez pas que le chien, - ce chien qui ne serait ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni blanc ni noir, ni gris, ni brun, - n'existe pas, il n'aboie donc pas. Vous ne devez pas dire : "Le cœur envoie le sang dans l'organisme" ; car le cœur n'est pas une personne qui agisse ; ni : "La circulation alimente l'organisme", car la circulation n'est pas un être qui existe à part ... Il Pourquoi ne fait-on pas à toutes les sciences positives des reproches exactement pareils, et aussi (aussi peu) valables ?

Veut-on dire qu'il faut éviter d'hypostasier ces abstractions, d'en faire des êtres d'une nouvelle création ? Mais c'est là encore transporter, en domaine de science positive, les habitudes de la métaphysique du sens commun. Le sens commun, en effet, se représente volontiers les actions comme émanant de forces, les forces comme des agents, comme des êtres ; la science du Moyen Age aussi personnifiait les agents et substantifiait les causes. Mais l'esprit positif a justement pour effet d'habituer (bien que ce ne soit pas tâche facile) à se servir des mots abstraits et des idées abstraites sans leur donner une existence métaphysique. Pas plus que le physicien énonçant les lois de la dilatation ou les lois d'Ampère ne croit pas à l'existence d'agents qui seraient la chaleur, l'électricité, qui allongeraient, qui attireraient, qui repousseraient : pas plus que le physiologiste ne croit à un facteur en soi qui serait la circulation, à un être à part qui serait l'estomac, le sociologue positif ne croit à des facteurs mythiques qui seraient l'échange, le machinisme, à des êtres substantiels de nouvelle sorte que seraient l'industrie textile ou l'Église catholique.

Mais il a le même droit que le physicien ou le physiologiste d'employer ces mots abstraits et ces notions abstraites. Allons plus loin. Il en a le devoir. Il doit employer ces abstractions et travailler sur elles, car elles seules lui permettent d'exprimer l'objet même de l'étude et d'atteindre la relation propre à entrer dans une science. Éliminer ces notions, substituer à la notion de machinisme et d'industrie textile, celle des individus qui se servent des machines et celle des individus qui composent l'industrie textile, c'est tout simplement se condamner par avance à ne rien obtenir de proprement scientifique. Si ce sont les individus et non pas le machinisme que je considère, si ce n'est pas le mode d'organisation du travail, le mode d'emploi des forces naturelles que j'étudie en lui-même, si je prends les individus dans leur multiple complexité personnelle, si je m'interdis de séparer en eux ce qui tient à ce mode d'organisation, d'avec ce qui y est étranger ou indifférent, si je m'interdis d'abstraire l'élément commun et social de cette forme économique, qui n'est pas le fait des individus soumis à cette forme, mais qui au contraire s'impose à eux et les domine, si, en d'autres termes, je m'interdis, par ma règle de méthode, d'isoler le phénomène que je veux étudier, pour l'étudier, je me demande à quelle relation entre des phénomènes, à quel résultat de science positive je puis aboutir. Et une fois que mon étude, fondée sur une abstraction légitime et nécessaire,

est faite, non seulement j'ai le droit, mais j'ai le devoir de dire : "Le machinisme entraîne telle ou telle conséquence", car c'est vraiment le machinisme qui a cette conséquence-ci ou cette conséquence-là. Je ne personnifie pas pour autant le machinisme, je ne le conçois pas pour cela comme une personne mythique ou humaine agissant, pensant, voulant ; j'exprime seulement et j'exprime sous la seule forme exacte

"Le fait que, dans une société, la forme de production est la forme du machinisme, entraîne comme conséquence le fait que tel ou tel autre phénomène social se produit". Ce ne sont pas les individus mêlés à ce processus qui l'expliquent, car ils le subissent ; c'est un élément social, dûment étudié en lui-même, qui se montre avoir telle relation avec un autre élément social, étudié de même façon.

Aussi est-il arbitraire et illégitime d'éliminer certaines abstractions dites de deuxième ou de troisième ordre pour s'en tenir à des abstractions dites de premier ordre : par exemple de condamner l'emploi de l'abstraction *Église* et de vouloir y substituer l'emploi de l'abstraction *Clergé*. Une élimination de ce genre n'a *a priori* aucun fondement scientifique : en fait, il y a des phénomènes sociaux qui tiennent à ce qu'il existe une *Église*, et il y en a d'autres qui tiennent à ce qu'il existe un *Clergé*. L'*Église* explique le *Clergé* plus que le *Clergé* n'explique l'*Église*. Certaines actions ou réactions dans une société procèdent de l'*Église* en tant qu'*Église* et non pas du *Clergé*. Le *Clergé* représente un organe d'un corps qui serait l'*Église*, il subit lui-même l'action de ce corps, beaucoup plus qu'il n'agit sur lui. Enfin un corps d'*Église*, une religion peut exister sans cet organe, sans un *clergé*. C'est donc se fermer l'intelligence de toute une part, peut-être de la plus grosse part des phénomènes sociaux religieux que de réduire *arbitrairement* et *a priori* *Église* à *Clergé*. - "Le gouvernement", "le parti démocratique" est une réalité propre, un *objet* ; et "les gouvernants", "les démocrates" en sont un autre. Il est des cas où c'est l'objet-gouvernement et il est des cas où c'est l'objet-gouvernants que l'étude positive atteint. L'abstraction "gouvernants" répond à certaines relations de phénomènes, l'abstraction "gouvernement" à certains autres : l'une et l'autre abstractions ont leur valeur propre et une égale légitimité.

Mais si le choix des abstractions objets d'étude n'est pas arbitraire, comment reconnaître que certaines sont valables et légitimes et d'autres non ? La règle est ici, comme dans les autres sciences positives, de suivre les *abstractions heureuses*, c'est-à-dire celles qui conduisent à établir, celles qui sont propres à mettre en évidence des régularités et, s'il est possible, des lois.

Sans doute l'opération est ici plus délicate et plus incertaine que dans les autres sciences positives. Et M. Seignobos, dans les raisons qu'il donne de condamner l'emploi de ces abstractions, ne fait, à vrai dire, qu'énumérer certaines *difficultés* que rencontre, en effet, en la matière, l'opération

abstractive ¹¹. Mais le processus logique n'est pas autre, et l'exemple des sciences plus avancées montre qu'il est indispensable et essentiel à la condition de la science positive.

III

[Retour à la table des matières](#)

Le problème se ramène donc à rechercher si "l'abstraction sociologique", c'est-à-dire la considération objective des phénomènes sociaux en eux-mêmes, conduit à des régularités, à des lois, à une *explication scientifique*. Et voici alors ce qu'essentiellement l'esprit de l'histoire traditionnelle nous oppose : "Les phénomènes sociaux existent et se distinguent, soit : mais ils ne peuvent jamais avoir qu'une origine individu

elle. D'où proviendraient-ils, sinon d'individus ? Le phénomène social, action, idée collective, ne procède jamais, en dernière analyse, que d'actions, d'idées individuelles, répétées, généralisées. Il se peut que telle habitude, telle institution ne soit pas notre oeuvre ; mais c'est qu'alors elle est l'oeuvre de nos pères ou de nos grands-pères, ou d'individus plus lointains. Mais, qu'on remonte plus ou moins haut, ils ne s'expliquent jamais que par l'action, l'accord, le *convention* des individus" ¹².

Voilà le mot décisif prononcé ; voilà révélée, si je ne me trompe, l'idée dernière où se fonde toute cette opposition d'esprit. L'idée du "contrat social", qui de la philosophie et de l'histoire a reçu toutes les atteintes que l'on sait, survit dans le fonds commun des esprits ; ils en sont encore, plus inconsciemment, du reste, que consciemment pénétrés. Il semble aller de soi que l'organisation sociale soit oeuvre toute factice, qu'elle résulte d'une entente entre les hommes qui se renouvelle chaque jour, que si, par hasard, nous venions à ne plus en vouloir, elle serait autre par là-même, puisqu'elle est telle parce que nous, individus, la voulons et l'acceptation telle. C'est une locution toute faite, répétée sans critique, que de traiter les usages, les règles sociales (par exem-

¹¹ Cf. Seignobos, op. cit., p. 220-224. M. S. se trompe, du reste, sur le sens de certaines de ses remarques. Le fait qu'un même individu appartient à plusieurs groupes sociaux à la fois (groupe religieux, groupe économique, groupe politique), bien loin d'être un inconvénient, est, au contraire, un grand avantage : c'est un abstraction toute préparée et propre à mettre en évidence des relations spécifiques.

¹² Seignobos, op. cit., p. 231 par exemple et passim.

ple, les règles mondaines) de "conventions sociales". - Or, il semble bien que cette attitude d'esprit ne résiste pas à une critique même superficielle. Par exemple, il y a un ensemble d'hommes pour qui le signe du respect dans le temple du Seigneur est de se découvrir la tête, et il y a un autre ensemble d'hommes pour qui il est de se la couvrir. Suppose-t-on, vraiment, que les hommes du premier groupe se soient jamais réunis, aient jamais fait une entente pour fixer cet emploi du chapeau, et que les hommes du second groupe se soient concertés semblablement pour établir l'emploi inverse ? Plus on remonte dans l'histoire ou l'échelle des sociétés, plus on trouve l'individu enserré par des règles sociales plus nombreuses et plus strictes, moins on rencontre d'action individuelle spontanée ou de concert libre et explicite entre les individus. L'individualisation est un produit, progressif et lent, du développement social, bien loin que la société soit un produit de l'individu. Nulle part, à l'origine, on ne trouve un contrat entre individus auparavant indépendants et isolés : on rencontre au contraire, une intégration plus complète, plus entière, de l'individu dans le groupe, une "indifférenciation" de l'individu où il est impossible de reconnaître la source originale et un pouvoir créateur de la société elle-même.

Mais ce n'est pas assez de cet argument de fait pour déraciner une habitude d'esprit qui nous est commode et nous flatte, et qui rencontre encore beaucoup d'appui dans les "idées toutes faites" de notre milieu social actuel. Il faut aller plus avant et atteindre à la conception essentielle où se fonde une théorie de l'explication scientifique, c'est-à-dire à la notion de cause.

Il n'est pas sans importance d'abord de constater combien cette notion est flottante et mal définie chez nos méthodologistes de l'histoire. Par exemple, M. Seignobos, à la page 270, semble confondre la cause avec la condition nécessaire, et, à la page 275, il semble l'identifier avec la condition *suffisante* : la cause est-elle pour lui la condition nécessaire, ou bien est-elle la condition suffisante, ou bien serait-elle la condition nécessaire ou suffisante ? Voilà trois questions fort distinctes entre lesquelles il faudrait choisir, et, le choix fait, il faudrait se tenir à la notion précise que l'on a adoptée. Aucune d'ailleurs de ces propositions n'est proprement exacte¹³. Voici qui est peut-être encore plus topique : "Quand on fait sauter un rocher en mettant le feu à un tas de poudre, écrit M. Seignobos, le rocher, la poudre, le feu sont également conditions et causes"¹⁴. Je passe sur cette identification, du reste inexacte, de la condition avec la cause. Mais ce qui est frappant, c'est que l'auteur énumère plusieurs facteurs seconds et oublie justement ce qui est la cause, au sens

¹³ Seignobos, op. cit., p. 270 : Il... En langage scientifique, les conditions d'un fait sont les faits *nécessaires* pour que ce fait se produise : *elles ne diffèrent donc en rien des causes*", et p. 275 : "Ces deux exemples... montrent pourquoi on ne peut pas expliquer les phénomènes humains uniquement par... Ce sont des conditions *indispensables, mais insuffisantes* à la production d'un phénomène."

¹⁴ Cf. Ivi, p. 270.

scientifique, - de la brisure du rocher, à savoir la force d'expansion des gaz formés par la combustion de la poudre. Ce n'est pas là vaine chicane. Cette indistinction de concepts, cette méconnaissance du sens propre de cause en langage scientifique, cette imprécision de termes qui se découvre chez un méthodologiste, explique d'avance que, dans leur pratique, les historiens apparaissent éloignés d'avoir une notion fixe de la cause.

a) Il était très habituel aux historiens et il leur arrive aujourd'hui encore, plus souvent qu'ils ne le croient, d'appeler cause d'un fait un ou plusieurs faits antérieurs choisis sans règle précise, au jugé, à l'impression, au flair personnel et, disons le mot, au petit bonheur. Et cette absence même de méthode consciente fait qu'il est difficile d'analyser et de critiquer le processus suivi. Il semble que souvent on se guide simplement sur les vraisemblances, c'est-à-dire sur les relations des phénomènes que l'historien, avec ses idées, avec les idées du milieu, selon les modes intellectuelles de l'époque ou de la saison, *juge* être vraisemblables. Plus précisément, M. Seignobos trahit peut-être, en voulant le recommander à la science sociale, le procédé tout empirique et en effet (cette fois au sens exact du terme) *subjectif*, qui est familier à l'esprit de l'historien : la pratique suivie revient à *imaginer* les actions, les pensées, les motifs des hommes passés, et cela d'après les actions, les pensées, les motifs des hommes qu'il connaît, des hommes actuels, et c'est de cette construction arbitraire, faite avec son imagination, c'est de l'emploi sans critique de cette psychologie vague et mal élaborée, de l'application inconsciente de règles analogiques postulées sans discussion préalable, que l'historien "tire l'explication". - S'abstient-il de poser des relations de cette sorte ? Il se contente alors volontiers de l'explication par la *cause occasionnelle*. Ce n'est pas seulement dans les romans qu'une parole d'un pâtre décide du sort d'un empire, et la longueur du nez de Cléopâtre continue de prendre place dans les explications historiques. On donne comme la cause d'une révolution l'incident qui l'a fait naître, - ainsi que l'on donnerait pour cause d'une explosion l'allumette qui est tombée sur la poudre. Nous retrouverons cette tendance d'esprit en traitant plus loin de la contingence.

b) L'explication psychologique essaie-t-elle d'analyser un peu mieux son principe ? Il apparaît alors que l'agent étant ici l'homme, c'est-à-dire un être agissant avec conscience et pour des raisons, la cause des faits humains, des phénomènes sociaux doit être trouvée toujours, en dernière analyse, dans les *motifs* de l'action des hommes. On explique une pratique par son but, un organe par sa fonction, une institution par ce à quoi elle sert ou paraît servir. - En réalité, cette tendance est fort dangereuse. L'explication par les motifs des hommes, tentée ainsi de prime-abord, par introspection directe et inférence immédiate, n'est autre chose qu'une explication *par des causes finales* et ce mode d'explications est à éliminer aussi bien (quoiqu'avec plus de difficultés

encore) de la science sociale positive que des autres sciences positives. La raison de cette proscription n'est pas seulement que la fin par laquelle on rend compte d'un phénomène n'est souvent que la fin *supposée ou conçue* par l'observateur ou l'historien et peut très bien n'être pas la fin réellement poursuivie. Même si l'on atteint bien les motifs des hommes concernés, par exemple si l'on connaît en fait l'utilité que les hommes d'une société donnée attribuent à telle de leurs pratiques, le but qu'ils donnent à telle de leurs institutions, il n'est pas méthodiquement légitime d'assigner à cette pratique et à cette institution, par ce fait seul, comme cause explicative, ce but ni cette utilité. La tendance à procéder ainsi est cependant très forte : elle se développe du postulat inconscient, illusion très naturelle à tout homme, que l'action humaine est vraiment consciente de ses vraies raisons, dans la vie sociale aussi bien que dans la vie individuelle. Mais c'est là une illusion, et dont il faut se défaire. Le fait montre que, par exemple, une institution ne dépend pas nécessairement de sa fin, puisqu'à un moment et à un autre, une même institution se rencontre appliquée à des fins différentes et même opposées. Le fait montre qu'à une investigation méthodique les phénomènes sociaux, les usages, les institutions révèlent une complexité, des particularités, des caractères spécifiques dont la fin, l'utilité assignée par les hommes à l'usage ou l'institution, est tout-à-fait impuissante, dans sa formule simple, à rendre compte. Les hommes d'une société éprouvent le besoin d'expliquer la pratique sociale à laquelle ils se conforment, et ils y cherchent des raisons, un but, une fin ; mais cette fin est posée après l'institution établie, bien loin que l'institution en procède, et cette fin n'explique pas ce qu'il y a justement de spécial, de caractéristique dans l'institution même.

c) Mais l'explication finaliste n'est encore pas la tendance d'esprit dont il est le plus difficile de se débarrasser dans la constitution d'une science sociale. Si la considération des mobiles conçus et des buts assignés par les hommes à leur action sociale réussit à être écartée, du moins reste-t-il que ces hommes soient des agents, des pouvoirs causants. Et cette conception de la cause comme pouvoir causant s'impose dans la recherche sociologique avec une obsession beaucoup plus tenace que dans les autres sciences. On sait cependant combien, déjà dans le domaine de la nature, la connaissance scientifique a eu de peine à éliminer de ses explications cette notion d'agent, d'entité substantielle active ; avec la sciences moderne seulement, "l'agent naturel" cesse d'être entendu comme un pouvoir causant et n'est plus qu'une métaphore : la chaleur ni l'électricité ne sont pas, pour la science positive actuelle, des entités : ce sont des expressions commodes pour caractériser une catégorie de phénomènes. En matière humaine, cette conception de la cause, tirée de l'analyse de notre propre action intime, est plus résistante. La science sociale positive doit pourtant s'efforcer de l'écarter. La proscription dont nous avons vu plus haut M. Seignobos frapper certaines abstractions sociologiques implique, au fond, cette confusion de la notion de cause et de la notion

d'agent : mais, nous l'avons dit déjà, à déclarer le machinisme ou le marché cause d'un autre phénomène, il n'y a aucune création d'entité et d'être mythique. La critique tombe donc dès que, dans le domaine social comme dans le domaine de la nature, on donne à la notion de cause un sens strictement positif.

Ici comme dans les autres sciences positives, la cause d'un phénomène est et n'est pas autre chose que, selon la formule de Mill, le phénomène antécédent invariable et inconditionné.

L'établissement d'un lien causal se fait entre un agent et un acte, non entre un pouvoir et un résultat, mais entre deux phénomènes exactement de même ordre ; il implique une relation stable, une régularité, une loi. Il n'y a cause, au sens positif du mot, que là où il y a loi, au moins concevable. *En* ce sens, on voit aussitôt que le phénomène individuel, unique de son espèce, n'a pas de cause, puisqu'il ne peut pas être expliqué par une relation constante avec un autre phénomène, et que, dans un cas unique, l'antécédent invariable ne peut être établi. Si donc l'étude des faits humains veut se constituer en science positive, elle est conduite à se détourner des faits uniques pour se prendre aux faits qui se répètent, c'est-à-dire à écarter l'accidentel pour s'attacher au régulier, à éliminer l'individuel pour étudier le social.

IV

[Retour à la table des matières](#)

Mais, à ce compte, expliquerons-nous assez ? Expliquerons--nous l'essentiel ? Dans l'objet de notre étude, dans cette matière de faits humains, la part de contingence n'est-elle pas si grande que vouloir l'éliminer de l'étude soit se fermer à l'intelligence vraie de beaucoup de faits et de faits décisifs ? – Rappelons d'abord le sens exact de "contingent". Cette notion et en somme équivalente de "imprévisibilité" ; en langage de science, nous appelons hasard le concours de deux ou plusieurs séries de phénomènes connues ou considérées comme indépendantes. Que cette indépendance soit absolue ou seulement relative, que la contingence soit réelle ou seulement apparente à l'infirmité de notre esprit, n'importe pas ici. D'où vient donc le rôle exceptionnel du

contingent en matière d'histoire ? M. Lacombe a montré excellemment que tout l'individuel, tout ce qui, en matière humaine, provient de l'action originale et spontanée des individus est à considérer par la science comme contingent : que cette contingence soit absolue ou relative, qu'elle tienne à l'existence de la liberté chez l'homme, ou seulement à la complexité de son déterminisme propre, le résultat, en fait, est le même, et la recherche positive est bien obligée, théoriquement ou pratiquement, de reconnaître que l'action du facteur individuel est normalement imprévisible, par conséquent de la tenir pour contingente. Peut-elle, dans son œuvre explicative, se passer de ce facteur ? ¹⁵.

Remarquons que l'importance du contingent dépend de la direction d'esprit de l'observateur plus encore qu'elle ne ressort de la nature des faits. Il n'est pas de fait où ne puisse se distinguer une part d'individuel et une part de social, une part de contingence et une part de régularité ¹⁶. La direction d'esprit de la science sociale portera l'attention sur celle-ci, la direction d'esprit de l'histoire traditionnelle retiendra tout l'attention sur celle-là. Un excellent exemple en est fourni par M. Seignobos lui-même, lorsqu'à la fin de son Histoire politique de l'Europe contemporaine, il conclut qu'en somme toute l'évolution politique contemporaine a dépendu de trois hasards, la Révolution de 1830, celle de 1848 et la guerre de 1870-71. En quoi ces trois faits sont-ils donc des hasards ? - 1) La Révolution de 1830 qui a détruit l'alliance de l'Europe contre la Révolution, implanté dans l'Ouest le régime parlementaire et préparé l'incubation des partis catholique et socialiste, ... a été l'œuvre d'un groupe de républicains obscurs servis par l'inexpérience de Charles X ; - 2) La Révolution de 1848 qui a fait passer dans la pratique le suffrage universel, préparé l'unité nationale de l'Europe centrale, organisé les partis socialiste et catholique, ... (a été) l'œuvre de quelques agitateurs démocrates et socialistes aidée par le découragement subit de Louis-Philippe ; - 3) La guerre de 1870 qui a créé l'empire allemand, l'a rendu prépondérant en Europe, a détruit le pouvoir temporel du Pape, a changé le caractère de la guerre et établi le régime de la paix armée, ... (a été) l'œuvre personnelle de Bismarck préparée par la politique personnelle de Napoléon III" ¹⁷. Nous retrouvons là, prise sur le vif, cette disposition d'esprit qui tout à l'heure, dans l'explosion d'un rocher, nous énumérait comme causes le roc, la poudre, le feu et oubliait la cause véritable, la force brisante du gaz. Il y a eu, dans beaucoup de pays et à beaucoup d'époques, de petits groupes d'agitateurs obscurs et des rois inexpérimentés ou pris de découragement : cependant l'action de ces quelques agitateurs n'a pas suffi à produire une révolution de gouvernement ; et l'action de quelques agitateurs dans un pays, à aucun moment, n'a suffi à provoquer en quelques semaines, dans tous les autres pays, des bouleversements analogues. Les causes profondes, les vraies causes sont omises : la désintégration sociale

¹⁵ Lacombe, op. cit., p. 249 et suiv.

¹⁶ Cf. Lacombe, op. cit., p. 8 et 9, et chap. XIV, passim.

¹⁷ Seignobos, Hist. pol., p. 805.

accomplie par la Révolution et survivant à une restauration factice du régime ancien, une inadaptation des gouvernements rétablis aux tendances sociales nouvelles, une disposition collective des esprits, etc. On note l'étincelle, on oublie la puissance d'explosion de la poudre. A la guerre de 1870, on note l'action de deux individus, Bismarck et Napoléon III, et on omet tout la longue préparation des institutions et de l'esprit social qui s'est développée en Allemagne pendant tout le XIXe siècle, et sans laquelle le génie même d'un Bismarck n'aurait pas fait son oeuvre, n'aurait peut-être pas existé, et on omet aussi toute l'évolution française : on oublie simplement tous les facteurs sociaux, d'importance cependant essentielle. - Dans les effets de ces "accidents", on note (telle la destruction du pouvoir temporel du pape comme effet de la guerre de 1870) des faits dont l'événement "accidentel" n'a très évidemment été que la cause occasionnelle, qui ne soutiennent avec lui aucun rapport vraiment causal : indiquer la cause occasionnelle d'un fait n'est en aucune façon expliquer.

Si donc l'étude des faits humains tend à expliquer, au sens scientifique du mot, elle tendra par là-même, non certes à ignorer l'élément individuel ou contingent, mais à en faire la part, afin, dans ses résultats propres, d'en éliminer l'action : elle se proposera comme sa tâche dominante non pas de mettre en évidence la suite de ces contingences, mais au contraire de dégager les relations stables et définies qui, une fois ces contingences constatées et mises à part, peuvent apparaître entre les phénomènes. Il se peut qu'ici la contingence se rencontre plus souvent et se présente plus étroitement mêlée à la régularité soupçonnée, et que l'élimination par suite en soit plus malaisée et demande plus de soin et de circonspection : mais l'opération n'est pas autre que dans les sciences positives déjà existantes, où elle est normalement pratiquée. Le relèvement du seuil d'un golfe a transformé des animaux marins en animaux de lac : l'anatomiste dirige son étude non sur ce relèvement du seuil, qui, pour lui, est *accident*, mais sur l'évolution des formes et des êtres, sur les régularités dont cet élément est contingent : le physiologiste, le médecin note cet élément contingent, mais il place son oeuvre propre à établir la relation des causes et des effets qui, à la suite ou à l'occasion de cet événement accidentel, se produit dans l'organisme ; et dans cette oeuvre seulement est le progrès de la science. Ainsi dans le domaine de toutes les sciences positives se rencontrent des conditions contingentes : la science sociale n'a qu'à prendre exemple sur elles de la façon dont elles les traitent. Elle est peut-être dans une situation plus difficile, elle n'est pas dans une situation radicalement autre.

V

[Retour à la table des matières](#)

A ce qu'elle se constitue sur le modèle des autres, reste une dernière opposition, tirée des conditions mêmes de la con

SIMIAND CONTRE L'"HISTOIRE HISTORISANTE" 135 naissance en la matière étudiée.

a) *Le document, cet intermédiaire entre l'esprit qui étudie et le fait étudié, est, on l'a vu, fort différent d'une observation scientifique : il est fait sans méthode définie et à d'autres fins que la fin scientifique : il a donc, dit-on, un caractère *subjectif*¹⁸. La science sociale assurément est, par là, en condition d'infériorité ; mais il est important de noter qu'ici, comme dans la question de la contingence, l'objection tire sa force de la direction d'esprit de l'historien plus encore que de la nature des choses. Si au document on demande, comme le fait l'historien traditionnel, des événements individuels, mieux encore des explications par les motifs, des actions, des pensées individuelles, dont la connaissance n'est nécessairement obtenue que par l'intermédiaire d'un esprit, le document n'est pas, en effet, matière de travail scientifique propre. Mais si la recherche est tournée vers "l'institution" et non pas vers "l'événement", vers les relations objectives entre les phénomènes et non pas vers les intentions et les fins conçues, il se trouve souvent, en réalité, qu'on atteint le fait étudié non par l'intermédiaire d'un esprit, mais directement... Le fait que, dans une langue, des mots différents désignent l'oncle paternel et l'oncle maternel est une trace directe d'une forme de famille différente de notre famille actuelle ; un code n'est pas un "document" au sens de l'histoire, il est une constatation de fait directe et immédiate, si c'est justement la règle de droit elle-même qui est l'objet d'étude. Coutumes, représentations collectives, formes sociales, souvent sont inconsciemment enregistrées ou laissent automatiquement des traces dans ce que l'historien appelle documents. Les phénomènes sociaux peuvent y être saisis par la voie d'une véritable observation, fait par l'auteur de la recherche, observation immédiate quelquefois, plus souvent observation médiante (c'est-à-dire des effets ou des traces du phénomène), mais non plus en tous cas, par la voie indirecte, c'est-à-dire par l'intermédiaire de *l'auteur du**

¹⁸ Seignobos, *passim*.

*document*¹⁹. La critique de la connaissance, faite par les méthodologistes de l'histoire et appliquée par eux telle quelle à la science sociale, ne vaut donc pleinement que pour l'objet et la pratique de l'histoire traditionnelle ; pour embrasser toute la pratique de la science sociale positive, et pour en fixer même la meilleure et la plus féconde part, elle serait à reprendre *tout entière*, à fortement modifier et à grandement compléter.

b) et c). Je n'insisterai pas ici sur deux autres objections, considérables du reste, mais qui ne sont pas spécialement opposées par l'esprit historique : l'impossibilité de l'expérience et l'impossibilité de la mesure en matière sociale. L'expérimentation *factice*, la disposition des éléments et des facteurs à la volonté et au choix du savant, sans doute, n'est pas normalement possible. Mais ce qui caractérise l'expérience n'est pas qu'elle soit agencée par un opérateur : c'est qu'un agencement tel soit réalisé qu'une relation entre phénomènes apparaisse et puisse être légitimement établie. Or il est possible que, dans le riche inventaire de matière sociale fournie par l'investigation du passé, se trouvent constituées, ici ou là, à telle époque ou à telle autre, de véritables *expériences sociologiques*, dont la science peut tirer toutes inductions utiles. - Et quant à la mesure des phénomènes sociaux, beaucoup de propositions peu exactes sont communément rapportées : sans doute la "quantification" de ces phénomènes n'est jamais qu'indirecte : mais c'est, au fond, le cas pour beaucoup des facteurs étudiés dans les autres sciences ; et sans doute encore, l'observation quantitative est ici très difficile et, d'autre part, paraît être très peu et très mal pratiquée : mais la différence avec les autres disciplines est de circonstance ou de degré seulement, non de nature²⁰. Les conditions de la connaissance ne sont donc pas un empêchement radical à l'œuvre qui nous est proposée.

En somme il paraît ressortir, au terme de cette revue rapide des objections de "l'esprit historique", que si les conditions d'établissement d'une science positive sont plus difficiles dans le domaine social que dans celui des sciences naturelles, il n'y a pas, entre celles-ci et celle-là, d'opposition ni même de différence de nature. Mais l'effort qui s'applique à constituer cette discipline scientifique en matière humaine mérite-t-il d'être tenté et d'être tenté d'abord ? N'est-il pas prématuré ? La pratique suivie par l'historien proprement dit ne présente-t-elle pas, pour le moment au moins, plus d'avantages ? En tout cas, ne doit-elle pas, ne peut-elle pas subsister concurremment ? Ou bien doit-elle s'orienter progressivement, dès aujourd'hui, vers la nouvelle discipline ? Et une nouvelle organisation des connaissances doit-elle méthodiquement être

¹⁹ V. plus haut, note 2.

²⁰ Cf. Seignobos, op. cit., pp. 200-212. La plupart des remarques faites à ce sujet par M. S. sont très contestables et ne paraissent tenir un compte suffisant ni des vraies conditions de la mesure scientifique ni du véritable caractère de la statistique sociale.

substituée au dessein de l'histoire traditionnelle ? C'est là ce que je me propose d'examiner dans un prochain article.

Fin de l'article.